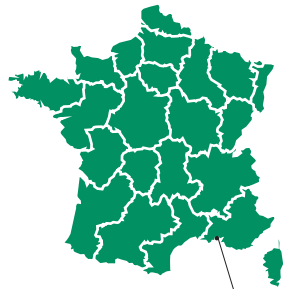




[NOUS]

JEUNES EXILÉS EN FRANCE

MARSEILLE,
SAINT CHARLES



Marseille

ÉDITO

PAR GIOVANNI PRIVITERA

Un paradoxe d'envergure déchire le monde actuel, notre village global : on ne cesse de favoriser les déplacements de marchandises et de capitaux tandis qu'on soumet à des restrictions toujours plus fortes la circulation des hommes, du moins celle des fractions les plus pauvres de la population mondiale. On se réjouit de voir nos enfants partir étudier dans d'autres pays européens ou sur le continent américain, mais les « migrants », eux, n'ont pas le droit à Erasmus. Face aux politiques hostiles envers les réfugiés, clamons notre désir d'accueillir en France et en Europe ceux qui souhaitent y vivre et qui ont bravé la mort pour y arriver. Pour ce faire, allons à leur rencontre, donnons-leur la parole, écoutons-les, construisons ensemble. Un certain nombre d'initiatives vont dans ce sens. Mais elles sont trop rarement mises en avant dans les médias. Ce Nous, jeunes se propose humblement de se faire le véhicule de l'une d'entre elles et de contribuer à l'expression d'une population parmi les plus marginalisées : les jeunes exilés.

Depuis plus d'un an, dans la véranda de l'Association d'aide aux jeunes travailleurs (AAJT) de l'Escale Saint-Charles à Marseille, jeunes étudiants de Sciences Po Aix-en-Provence et jeunes pensionnaires du centre d'accueil pour demandeurs d'asile (Cada) se côtoient régulièrement.

L'organisation d'ateliers sociolinguistiques trois fois par semaine a été le point de départ de cette rencontre entre jeunes de nationalités très variées : Afghans, Soudanais, Tchadiens, Ukrainiens, Maliens parmi les jeunes du Cada ; Français, Italiens, Autrichiens, Suédois, Allemands chez les jeunes de Sciences Po. Deux jeunesses qu'a priori tout sépare et dont la rencontre était très peu probable. Pourtant, en observant ces groupes d'activités, ce qui saute aux yeux, ce sont bien plus les points communs que les différences : des jeunes d'une vingtaine d'années, tous Marseillais d'adoption, qui échangent et qui plaisantent.

Puis les activités se sont multipliées : repas, soirée jeux, match de l'OM au Vélodrome, sortie au musée Granet d'Aix-en-Provence, soirées étudiantes, tournoi de football, réalisation d'une exposition photo et d'un film documentaire, émissions de radio...

La réalisation de ce petit journal s'est faite au fil des mois, en saisissant par-ci par-là les moments de création : textes et dessins issus d'ateliers d'écriture et de séances-débats, ainsi que différents clichés pris pendant les activités sportives et culturelles, ou avant l'arrivée à Marseille...

Ainsi, la trame de ce seize-pages s'est dessinée presque naturellement en trois parties :



Atelier cuisine

à l'AAJT

◆ parler de nos pays et régions d'origine respectifs, dire comment on avait atterri à Marseille, s'est imposé comme une évidence dans cet univers cosmopolite et babélien. Il fallait briser la glace !

◆ puis le quotidien de chacun dans la cité phocéenne, notre principal point commun, a été le sujet de discussion le plus récurrent ;

On se réjouit de voir nos enfants partir étudier dans d'autres pays européens ou sur le continent américain mais les « migrants », eux, n'ont pas le droit à Erasmus.

◆ mais c'est en abordant les rêves et les aspirations de tous que la barrière de la langue et les divergences de codes culturels ont définitivement disparu. Si certains jeunes (aussi bien ceux du Cada que les étudiants) sont venus de façon irrégulière, histoire de tâter le terrain, de prendre un peu la température, d'autres ont rarement raté ces rendez-vous de convivialité et d'échange. Un véritable

esprit de camaraderie s'est instauré et quelques belles amitiés sont nées de ces rencontres.

Ce Nous, jeunes ne se fait en aucun cas le porte-parole de tous les réfugiés afghans, tchadiens, soudanais ou ukrainiens de France. Croire cela reviendrait une énième fois à reléguer ces personnes à la case « migrants », à les percevoir comme un tout homogène et à les déshumaniser. Cet opuscul est

le résultat d'un travail de groupe et il donne la parole à Safi, Sedikh, Tahla, Hamayon, Shayan, Adam, Amir, Ahmad, Obama, Abidullah, Zaheer et Ali, des jeunes âgés de 16 à 28 ans, en France depuis plus ou moins longtemps, qui n'ont pas les mêmes parcours, les mêmes intérêts et les mêmes aspirations. Car, comme le dit Abidullah, « les cinq doigts de la main sont différents » !

MA VIE EST UN LONG CHEMIN SANS FIN

PAR DE SAFIULLAH MOHAMMED ASIF 25 ANS

Je m'appelle Safi Mohammed Asif. Je suis pachtoune et de nationalité afghane. Je suis arrivé en France en août 2015, je suis demandeur d'asile.

Dans mon pays, je travaillais dans la police locale. J'ai participé à des opérations avec l'armée américaine en 2014. Quand les armées étrangères ont quitté l'Afghanistan, beaucoup de groupes terroristes ont (re)fait surface. Le problème, c'est que la police et l'armée afghanes ne sont pas modernes ; nous avions peu de matériel, peu de moyens.

Pour sécuriser mon village, j'ai collaboré avec l'armée américaine. Ainsi, quand ces derniers sont partis, j'ai reçu des lettres de



menace de la part des talibans. Et eux ne rigolent pas. C'est pourquoi je suis venu en Europe, et maintenant je suis en France.

CUEILLETTE DE MÛRES À SHAMALI KABOUL

PAR HAMAYON, 27 ANS



Certains après-midi d'été avec des amis nous partions cueillir des mûres à Shamali Kaboul (Kaboul nord).

FRANCE-AFGHANISTAN : LE JEU DES SEPT ERREURS

PAR DE SEDIKULLAH BABAKARKHIL 25 ANS



Kaboul, l'ancien Parlement bombardé par les Soviétiques pendant la guerre

En Afghanistan, j'avais un permis de conduire et je conduisais une Honda. Là-bas, les routes sont très grandes, on ne s'arrête pas au feu et on conduit à gauche. En France, je n'ai pas de permis, les gens conduisent à droite et ils semblent respecter le Code de la route.

En France, j'ai rencontré beaucoup d'étudiantes. Elles étudient pour se cultiver et se former à un métier. En Afghanistan, dans les villages, la plupart des femmes ne travaillent pas. À Kaboul, oui : elles travaillent souvent dans des bureaux ou dans des banques.

En Afghanistan, les femmes sont voilées. En Europe, ce qui m'a marqué, ce sont les cheveux : blonds, bruns, noirs, châtiens, bouclés, lisses, frisés, longs, courts, et même bleus, verts ou rouges parfois.

À chaque repas, en Afghanistan, on est plus de dix à table. Ici, à Marseille, il m'arrive de manger seul.

En France, on peut écouter de la musique librement, à n'importe quelle heure – ou presque : j'ai des voisins qui se plaignent parfois... En Afghanistan, si les talibans t'entendent écouter de la musique, tu peux avoir de gros ennuis.



Marseille, le Vieux-Port à la tombée de la nuit

Je suis en France depuis un an et demi et j'essaie d'apprendre la langue française. Ici, il n'y a qu'une langue ! En Afghanistan, il existe deux langues officielles : le pachtoune et le dari (qui est une variante du farsi, parlé en Iran). À l'école, on étudie ces deux langues, mais les deux se font concurrence.

Le président actuel, Ashraf Ghani, est pachtoune ; alors, en ce moment, le pachtoune prend le dessus ! Moi, je suis pachtoune aussi et j'aime beaucoup Ashraf Ghani. À Marseille, je vais à la plage, je vois des bateaux, je me promène au Vieux-Port. En Afghanistan, il n'y a pas la mer.

LAMPEDUSA

PAR PHOTOS ET TEXTE DE TAHLA MOHAMED, 22 ANS

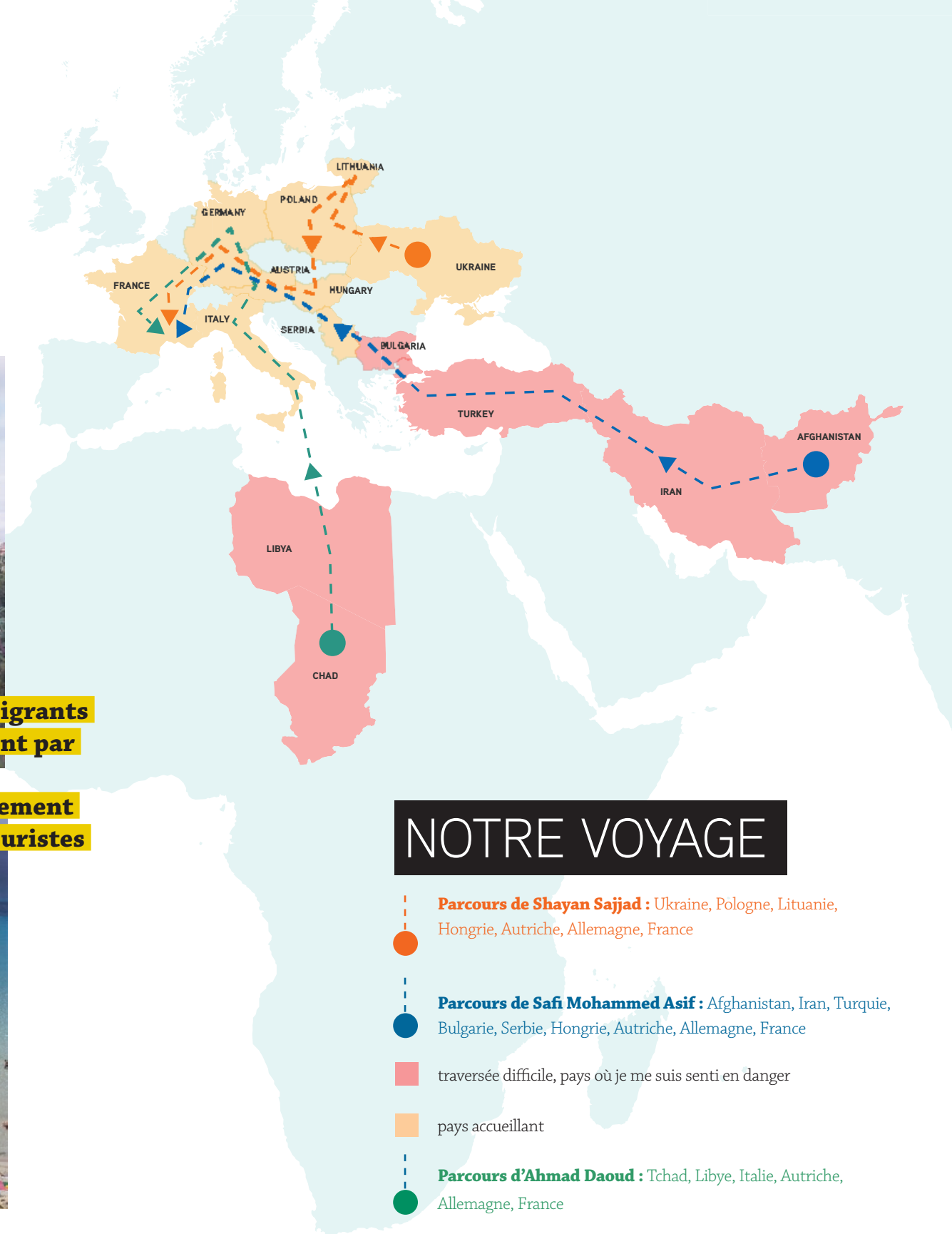


Le cimetière de Bateaux en face de la mairie



L'isola dei conigli, plage splendide

**Beaucoup de migrants
africains passent par
Lampedusa.
Mais il y a également
beaucoup de touristes
européens.**



MA ROUTINE

PAR SHAYAN SAJJAD, 21 ANS

Je m'appelle Shayan, j'ai 21 ans. Mon père est afghan et ma mère ukrainienne. Je suis né au Pakistan où j'ai grandi jusqu'à l'âge de 9 ans, puis nous sommes partis vivre en Ukraine. Je suis à Marseille depuis un an. Je me suis fait des amis lors des ateliers : d'autres jeunes du Cada et des étudiants de Sciences Po Aix-en-Provence. On parle ensemble, et parfois on cuisine. J'adore cuisiner. Je vais à l'école à La Cabucelle cinq jours par semaine, pour apprendre à parler français. Je joue au volley-ball tous les mardis. Le soir après l'école, je révise mes cours. Et quand je peux, je vais à la bibliothèque de l'Alcazar

pour lire Pouchkine ou Omar Khamyam. Parfois j'essaie de lire en français. Et quand je ne connais pas les mots, je les écris sur mon cahier, puis je les traduis grâce à Internet. Tous les matins, en prenant le métro, je lis 20 Minutes pour m'exercer. J'ai récemment obtenu le statut de réfugié. J'ai donc un permis de séjour pour dix ans et maintenant j'ai le droit de travailler. Je voudrais être serveur dans un restaurant à Aix-en-Provence ou à Marseille. Mais, ce que j'aimerais par-dessus tout, c'est voyager. Connaître l'Europe et le monde. Le continent américain m'attire vraiment.



Un bateau sur le Vieux Port
Photo d'Obama

ATELIER MADE IN USA

PAR ADAM JABUR, 22 ANS



Je n'avais jamais vu autant d'Américaines et d'Américains ! Les seuls Américains que j'avais vus dans ma vie, au Darfour, étaient des soldats. On a fait un atelier de conversation avec ces étudiants. C'était super, car eux aussi apprennent le français et viennent d'un autre pays, comme nous ! C'était rigolo parce qu'à cette occasion ils ont rencontré Obama... la version tchadienne !

RADIO ZINZINE

PAR SHAYAN, 21 ANS



**Dans les studios de radio Zinzine,
émission parking 2 roues,
le 27 novembre 2017**

Fatiha Ali Soudja, animatrice à Radio Zinzine à Aix-en-Provence, nous a invités à participer à son émission Parking 2 roues le 27 novembre. Nous étions onze dans le studio. Avant que l'émission ne commence, je n'avais pas l'intention de parler. Je suis plutôt timide et mon français est approximatif. Puis l'émission a démarré :

tout le monde est passé au micro, alors j'y suis allé moi aussi. Puis Julien (alias Julian Ross) a fini par rapper le morceau que l'on a écrit tous ensemble. C'était vraiment bien !

[Pour écouter l'émission : www.radiozinzine.org ; onglet « émissions » ; Parking 2 roues ; émission du 27 novembre 2017]

LE SPORT, LANGAGE UNIVERSEL... OU PRESQUE

PAR ADAM JABUR, SEDIKH BABAKARKHIL ET SHAYAN SAJJAD

Adam : J'adore le football. Au Darfour je jouais souvent avec mes amis. Mon équipe c'était le Borussia Darfur parce que nous avions les maillots des allemands du Borussia Dortmund. À Marseille je joue presque tous les samedis avec une équipe d'Africains. Chez moi au Darfour, les terrains sont en terre, avoir un ballon est une chose précieuse et dans mon équipe nous étions tous soudanais. À Marseille nous jouons sur des terrains en herbe ou en pelouse synthétique, les ballons ne manquent pas et les joueurs sont de toutes les nationalités. Mais malgré toutes ces différences, il y a des points communs : l'amitié, la solidarité, l'envie de s'amuser. Quand je suis arrivé je ne parlais pas français. Mais sur le terrain, grâce au football, je parlais la même langue que tout le monde.

Sedikh : En Europe, tout le monde aime le football ; tout le monde parle tout le temps de Lionel Messi et de Cristiano Ronaldo. Moi je suis afghan et chez nous on joue au cricket, c'est notre sport national. Ici à Marseille il n'y a pas de terrain de cricket ; les battes et les balles sont introuvables. On se réunit malgré tout assez souvent entre Afghans, Pakistanais et Bengalais pour jouer au cricket. L'équipement que l'on a vient d'Angleterre. Au cricket il n'y a pas de Messi ni de Ronaldo. Ou plutôt, le Messi et le Ronaldo du cricket c'est moi !

Shayan : Mon sport préféré c'est le foot. Non, le volleyball. Enfin je préfère jouer au volley mais regarder les matchs de foot. En Ukraine je jouais déjà au volley et ici je continue, je joue tous les mardis. Depuis que je suis en France j'ai vu deux matchs de football au stade : Marseille contre Lyon au stade Vélodrome et l'Italie contre l'Uruguay à l'Allianz Riviera à Nice. L'équipe que je supporte c'est le FC Barcelona. Mon joueur préféré c'est Leo Messi. Un jour j'aimerais aller au Camp Nou voir un match. Pourquoi pas un Clásico contre le Real Madrid.



Le Borussia Darfour à Nyala (Darfour)



Les jeunes de l'AAJT qui ont atteint les demi-finales du tournoi du Val-de-Sibourg

MES RÊVES

PAR SAFI, 25 ANS

Mon rêve le plus immédiat, c'est de régler ma situation, d'avoir mes papiers. Ensuite, je voudrais suivre une formation professionnelle, apprendre un métier. J'aimerais être boulanger ou serveur dans un restaurant.

Quand je travaillerai, je mettrai de l'argent de côté pour acheter une maison à Marseille ou aux alentours. C'est ici que je veux faire ma vie. Puis j'achèterai une voiture.

Voyager à travers l'Europe pour connaître les différents pays et les différentes cultures me plairait beaucoup. Quand mon français sera meilleur, je souhaiterais apprendre l'espagnol et l'italien.

J'espère rencontrer l'amour et me marier. Et pourquoi pas avoir des enfants ? Des petits Franco-Afghans.

Je voudrais partager les bonnes choses de ma culture et apprendre des autres cultures. Voilà mes rêves ordinaires.

Mais j'ai un rêve secret : écrire un livre pour raconter mon histoire. Parce que la majorité des gens ne savent pas ce que représente pour un jeune le voyage que j'ai dû faire et tous les problèmes que ça comporte : parcourir plus de 8 000 kilomètres pendant trois mois ; voyager avec d'autres jeunes entassés dans le coffre d'une voiture, à pied en suivant des passeurs et en fuyant la police ; traverser des pays dont je ne connaissais

même pas l'existence avant de partir ; franchir des frontières au péril de ma vie ; ne pas pouvoir se laver, se changer, se raser pendant des jours ; arriver en France et ne pas comprendre un seul mot de cette langue que les gens parlent. Mais j'aimerais aussi raconter les rencontres que je n'oublierai jamais, la solidarité de cette jeune femme serbe qui m'a offert un simple café et qui m'a redonné le moral, les jeunes étudiants français qui viennent parler français avec nous.

Écrire ce livre serait comme un message, pour que les gens sachent ce que c'est d'être un « migrant ». En attendant, je témoigne ici, dans ce petit journal.

EN PAIX

PAR ABIDULLAH, 25 ANS



Je n'ai jamais connu mon pays en paix. Dans mes plus lointains souvenirs, il y a toujours eu la guerre, les talibans, les attentats, l'armée américaine, et plus récemment Daesh. Et avant ma naissance il y avait déjà la guerre, celle contre les Soviétiques. J'aimerais qu'un jour l'Afghanistan soit en paix et que l'on ne soit plus forcé à partir.

« FRANCE-
AFGHANISTAN :
NOTRE SOURIRE
EST PLUS FORT
QUE VOS ARMES »

MA VIE, DANS 5 ANS

PAR SEDIKH, 25 ANS

Dans cinq ans j'habiterai toujours en France. Je veux rester en France pour toujours. Je travaillerai sûrement comme carreleur, mais j'aimerais ouvrir mon propre restaurant : un restaurant afghan où l'on mangerait du kabuli palaw, du palak paneer, des naans ou encore des bolani.

PAR OBAMA, 25 ANS

Dans cinq ans je serai au Canada, je serai mécanicien. J'aurais une femme et trois enfants. Peut-être trois garçons. Mais peut-être que je serai en France, et c'est bien aussi.

PAR AHMAD, 28 ANS

Dans cinq ans j'espère pouvoir rentrer au Tchad, retourner dans ma ferme avec mes vaches, cultiver le riz, le maïs. J'y retrouverai ma famille, ma femme, mes enfants (Ali et Zara). Sinon j'espère qu'ils pourront me rejoindre ici, à Marseille.

PAR ALI, 16 ANS

Dans cinq ans j'aimerais avoir mon propre restaurant de cuisine du monde : des plats maliens, français, espagnols... Je suis malien. J'ai passé presque un an en Espagne et maintenant je vis en France. Je fais des études pour devenir chef cuisinier. J'adore cuisiner, c'est ma passion.

ENTRETIEN CROISÉ AVEC ANYA ET SHAYAN

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

ANYA – Je m'appelle Anya Mezzaour Maansri, j'ai 20 ans et je suis hispano-algérienne. Je suis née à Alger. Mes parents ont déménagé en Espagne quand j'avais 4 ans. J'y ai vécu jusqu'à mes 18 ans. Cela fait maintenant deux ans que je vis en France et que je suis étudiante à Sciences Po.

SHAYAN – Moi, c'est Shayan Sajjad, j'ai 21 ans et je suis ukraino-afghan. Je suis né au Pakistan et mes parents ont déménagé en Ukraine quand j'avais 9 ans. Je suis en France depuis dix-huit mois.

Qu'est-ce qui t'a amené(e) aux ateliers du Cada ?

S. – C'est un ami afghan du Cada, Abidullah, qui m'a invité à venir aux ateliers. Il m'a dit que des jeunes étudiants venaient d'Aix pour nous rencontrer et discuter en français. Ça m'a intrigué.

A. – J'y suis venue la première fois par hasard. Je rentrais chez moi quand j'ai croisé une amie qui ne connaissait pas Marseille et qui m'a demandé de l'accompagner. Depuis, j'y retourne toutes les semaines.

Quelles ont été tes premières impressions ?

A. – C'est assez compliqué de définir exactement mes premières impressions. J'étais entourée de visages qui m'étaient totalement inconnus, mais, aussi étrange que cela puisse paraître, je ne me sentais pas étrangère à eux. Je me souviens parfaitement de m'être sentie – peut-être pour la première fois de ma vie – humaine avant tout. Je n'étais plus une étudiante de Sciences Po, ni une étrangère qui suscite interrogations et étonnements ; j'étais tout simplement humaine, sans aucune forme de différenciation possible.

S. – La première fois, j'étais légèrement mal à l'aise parce que je ne connaissais personne. En voyant Giovanni, je me suis dit qu'il devait être sévère. C'est fou quand j'y repense ! Petit à petit, j'ai fait connaissance avec tous les jeunes et maintenant pas mal d'entre eux sont mes amis.

Qu'est-ce qui te plaît et te pousse à venir régulièrement aux ateliers ?

S. – En tant que demandeur d'asile, je n'ai pas le droit de travailler, alors je n'ai pas grand-chose à faire. Je ne connais pas beaucoup de monde ; je connais surtout des Afghans avec qui je parle pachtoune. Les ateliers me permettent d'avoir une activité, d'apprendre à parler français et de rencontrer des jeunes de différentes nationalités. Aujourd'hui j'y viens surtout pour voir mes amis.

A. – Ce sont tout simplement ceux qui y sont qui me plaisent : des gens toujours souriants, heureux de se retrouver et qui sont devenus des amis. Une des choses qui me plaît le plus, c'est l'échange constant entre langues et cultures. Nous ne faisons pas que transmettre un savoir, nous apprenons aussi beaucoup. Je suis profondément convaincue que nous nous apportons les uns les autres – et c'est peut-être aussi pour ça que les ateliers me plaisent autant.

Et si tu devais retenir

un seul moment ?

S. – Il y a plusieurs moments que j'ai particulièrement aimés : quand, avec Tahla, Adam et Giovanni, nous sommes allés à Nice pour voir le match entre l'Italie et l'Uruguay à l'Allianz Riviera. Puis il y a eu l'anniversaire de Valentine à Aix, où nous avons mangé tous ensemble et dansé. Le tournoi de foot n'était pas mal non plus. Et puis la pièce Point d'interrogation, que nous avons vue avec Anya au théâtre de La Criée à Marseille : c'était un super moment ! Finalement plus que des moments ce sont les rencontres que je retiens : avec Anya, Giovanni, Tahla, Adam, Ali, Valentine, Thibaut...

A. – Cela fait seulement quelques mois que je me rends aux ateliers et pourtant nous avons vécu assez de bons moments pour que je sois incapable d'en retenir un seul. Je pourrais citer la soirée que nous avons passée au Cada, durant laquelle nous avons goûté de la cuisine afghane. Je pourrais aussi parler de la fois où nous sommes allés à la radio, ou encore de la soirée de diffusion du film *Après le voyage* de Giovanni. Tous ces moments me tiennent à cœur. Cependant, si je ne devais retenir qu'une partie de tout cela, ce serait sans nul doute les moments qui ont découlé de ces rencontres, et tout particulièrement le temps passé au côté de Shayan.

JE PARS

PAR ABIDULLAH AHMAD, 25 ANS

Je suis parti d'Afghanistan
Je pars pour toute l'année
Je pars en Iran pour ma vie
Ils sont racistes et aigris

Je pars, parti en Bulgarie
J'ai cassé mon pied et saigné
Je pars en France pour ma vie
Je suis arrivé à Marseille,
hier, demain et aujourd'hui

Je pars, viens avec moi
Pour que nous brillions dans le futur,
Je pars, pour un rayon de soleil,
Je pars avec Juliette
Pour la saison des pluies,
Je pars, viens avec moi si t'as envie

DE NANGÂRHAR À MARSEILLE

PAR ZAHEER BACHA, 20 ANS

Mon nom à moi c'est Zaheer,
Je suis né en Afghanistan
J'ai été obligé de partir
À cause de tous ces talibans.

J'ai traversé beaucoup de pays
Par exemple la Bulgarie
Dans la jungle j'ai beaucoup marché
Et en France je suis arrivé

J'ai donc fait une demande d'asile
Mais à Calais c'était difficile.
Alors à Marseille je suis parti
Et ici j'ai beaucoup d'amis.

"Nous, jeunes..." exilés, des quartiers, des lycées professionnels, des lycées agricoles, des collèges ou des foyers, regardez-nous, écoutez-nous, tels que nous sommes, trop souvent invisibles, trop souvent inaudibles.

"Nous, jeunes...", une collection inédite de livres pliés, créée par des jeunes de 15/25 ans comme un journal de bord multiple, reflet de leurs lieux de vie, de travail, d'apprentissage.

"Nous, jeunes...", des histoires brèves porteuses de sentiments, d'émotions, de valeurs qui nous maintiennent en éveil.

Henry Dougier a conçu ce projet au sein des Ateliers HD.

Giovanni Privitera, journaliste

Emilie Prat, graphiste

Contacts

henry.dougier@ateliershenrydougier.com

ateliershenrydougier.com

février 2018



9 791031 204321

9791031204321

[NOUS]
JEUNES EXILÉS EN FRANCE

ateliershenrydougier.com

HD ateliers henry dougier

2€